

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s. 6a. par ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

par ANNEE. 12s. 6a.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, VENDREDI SOIR, 13 Juillet, 1849.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

LA COURONNE DE BLEUETS.

II.

(Suite et Fin.)

Deux années s'écoulèrent ainsi, au bout desquelles Carina et la jeune fille s'aperçurent avec effroi que la santé si chère et si précieuse de la noble marquise déclina d'une manière sensible, et qu'une maladie lente et cruelle laissait sur son beau visage les traces terribles d'une destruction prochaine. Tous deux redoublèrent des soins les plus tendres. Les médecins les plus célèbres furent consultés. Après l'avoir interrogée, ils hochaient la tête et s'éloignaient en silence. N'était-ce pas dire que leurs soins étaient inutiles ? Et ils avaient raison. La crise affreuse à laquelle l'avait attaché le dévouement sublime de sa nourrice avait ébranlé et éteint en elle tout germe, tout principe d'existence. Le bonheur l'avait rappelée un instant à la vie. Ainsi qu'une lampe, au moment où elle va s'éteindre, lance une clarté brillante de même la pauvre malade avait répandu une lueur de santé, de joie et de jeunesse. Elle ne souffrait pas, son humeur était toujours douce et bonne ; elle semblait tranquille, et cherchait à faire partager son calme à ceux qui l'entouraient.

"Pourquoi pleurez-vous, ma Francesca, mon enfant aimée ? disait-elle un jour à la jeune fille, qui agenouillée au pied de son lit, la tête cachée dans les couvertures, laissait échapper de son cœur les sanglots les plus déchirants ; ne sais-tu donc pas que la maladie pardonne ? Rappelle-toi combien tu as souffert : tout le monde a désespéré de ta vie, même ta mère, et tu es aujourd'hui pleine d'existence et de santé. Dieu fera un miracle pour moi comme il l'a fait pour toi, ma fille bien-aimée. Prends confiance en lui, Francesca."

Et ces paroles mettaient le comble au désespoir de la malheureuse enfant. Le lendemain de cette scène déchirante, la marquise se trouva plus mal qu'elle ne l'avait été jusque-là. C'était vers le soir, au moment où le soleil se couchait et donnait les dentelles qui ornent la flèche altière de la superbe basilique, une des merveilles de ce monde. Tout était calme et pur ; les murmures du soir, brise mélodieuse dans les feuillages du beau jardin du palais des Spinelli, les derniers gazouillements des oiseaux, le gai refrain et le bourdonnement des insectes, tout portait l'âme à une poésie religieuse et à un complet abandon des choses de la terre pour s'élever vers son Créateur. En ce moment le corps de la malade était pour ainsi dire annihilé ; l'âme seule régnait sur son visage, serene et calme comme un beau ciel après la tempête.

Ninetta et la vicille nourrice étaient tellement plongées dans cette suave et terrible contemplation, qu'elles n'entendirent pas la porte qui s'ouvrait pour laisser le passage à un vénérable ecclésiastique portant avec lui le saint viatique. La mourante l'accueillit avec un doux regard. Puis quand elle eut reçu le divin sacrement :

"Viens m'embrasser ma fille, ma Francesca. Je vais aux pieds de Dieu prier pour ton bonheur. Ne pleure pas, enfant, nous ne serons pas entièrement séparés ; ne vivrai-je pas toujours dans ton cœur ? et un jour le ciel nous réunira toutes deux pour ne nous quitter jamais."

— Adieu, Carina, ma pauvre vieille amie, continua-t-elle en lui tendant sa main blanche, et amaigris : prends courage, il le faut. D'ailleurs, je ne mourrai pas tout entière, je te laisse la meilleure partie de moi-même, puisque je te laisse ma fille. Tu nous aimeras toutes deux ensemble. Dieu me veut ; il faut obéir. Mais vois combien sa miséricorde est grande ; car il me semble qu'il m'entoure de ses anges pour m'appeler au ciel, et que parmi eux ma Francesca me tend les bras comme si elle voulait m'attirer vers lui et me rapprocher d'elle."

Après ces paroles, la mourante prit les mains de sa fille, qui était agenouillée près d'elle ; elle les serra doucement en la regardant avec un tendre sourire ; puis ses yeux se fermèrent à jamais. Au moment où cette âme pure quittait la terre pour s'élever vers Dieu, par un hasard

assez naturel, on entendit le chant alternatif de deux rossignols qui répétaient plusieurs fois leur note unique et mélodieuse comme un dernier adieu.

Les premiers moments de la douleur de Carina et de la jeune fille furent si intenses, si affreux, qu'elle absorba toutes leurs pensées, toutes leurs inquiétudes ; car, si l'une perdait l'enfant de son cœur, l'autre sur lequel étaient placés l'affection et le dévouement de sa vie entière, l'autre perdait une mère d'adoption qui, par sa tendresse, avait su prendre la place de celle qu'avait déjà perdue la pauvre orpheline. Elles ne réfléchissaient pas encore, les deux malheureuses femmes, qu'avec la marquise s'étaient envolés non-seulement le bonheur, mais aussi tout ce qui est nécessaire pour soutenir l'existence. Elles restaient sans fortune et sans pain, ou du moins elles devaient tout implorer de la générosité de Luigi, depuis longtemps absent sans qu'on eût reçu de lui aucune nouvelle. Aussi des parents avides, des collatéraux intéressés, espérant une part dans cette immense succession, envoyèrent-ils des hommes de loi pour mettre ordre aux affaires, et ceux-ci expulsèrent sans pitié de l'hôtel Spinelli, Carina et la jeune fille en les traquant d'aventuriers ; car, quelques jours avant la mort de la marquise, des bruits s'étaient répandus dans Rome sur la ruse qu'elle avait employée, et, loin d'admirer ce qu'il y avait de sublime dans leur conduite, on n'y voyait que de l'intrigue. Alors on les blâmait hautement, et on méprisait ces deux femmes si tendres et si dévouées.

D'un autre côté, la noble marquise, qui croyait laisser toute son immense fortune à ses deux enfants, n'avait rien arrangé pour fixer le sort de sa vieille nourrice. Ne la légua-t-elle pas à Francesca, cette fille si noble, si tendre, si bonne, et comme elle l'enfant de la pauvre Carina ? Aussi son âme s'était-elle envolée heureuse et sans la moindre inquiétude pour l'avenir des deux êtres qui lui étaient si chers.

Carina et la jeune Napolitaine, trop fières pour implorer la pitié de cette famille altière, se retirèrent dans une modeste maisonnette située aux environs de Rome, et, lorsqu'elles y furent installées, Ninetta voulut travailler pour pourvoir à leurs besoins. Mais, hélas ! la pauvre enfant n'avait que sa bonne volonté pour ressource ; car son éducation, manquée par deux directions tellement différentes, ne l'avait mise à même d'utiliser aucun de ces talents si précieux dans l'infortune. Les premières années de sa vie s'étaient écoulées dans les montagnes de la Calabre, et lire, écrire et prier Dieu étaient les seules choses qui lui avaient été apprises. Quand elle alla rejoindre sa tante après la mort de ses parents, celle-ci lui donna à garder ses chèvres, ce que Ninetta fit sans aucune répugnance ; mais aujourd'hui que ses dernières années s'étaient passées dans le luxe d'une existence princière, dans les joies d'une fille adorée et devant les caprices de laquelle tous obéissaient avec empressement, il lui eût été bien difficile, tout en ayant conservé la douceur angélique de son cœur, la pureté de son âme, de s'astreindre à ces mêmes occupations qui ne lui eussent autrefois causé aucune répugnance. Il fallait vivre cependant, et faire vivre aussi la vieille Carina, tellement absorbée par son désespoir, qu'elle se serait laissé mourir de misère et de faim sans avoir la force et le courage de s'occuper d'elle-même.

Quelques mois se passèrent ainsi. Un matin, la vieille nourrice s'éteignit sans souffrances, sans maladie : la douleur l'avait tuée.

Maitresse d'elle-même alors, Ninetta revint à ses premières idées, elle voulut se réfugier dans la vie religieuse, car elle pensa qu'après toutes ses souffrances, ce n'était qu'auprès des saints autels qu'elle retrouverait au moins le repos, si ce n'est le bonheur. Forte de sa volonté, qu'elle prit pour un appel du ciel, elle alla se présenter à la communauté des saintes filles qui se dévouent pour soigner les malades, noble institution fondée par l'homme charitable que Dieu a placé parmi ses saints, et que tout le monde honore et admire sous le nom de Vincent de Paul.

Elle fut admise comme novice. Alors sa douleur devint moins amère : dans sa

mémoire, elle revit le passé seulement comme un doux souvenir d'une terre qu'elle avait quittée pour toujours, et Dieu fit descendre le calme et la résignation dans son âme.

Pendant son noviciat, Ninetta fut chargée de l'entretien de la chapelle. Cette chapelle était petite, mais arrangée avec un soin, avec une coquetterie même, si nous pouvons nous servir d'un mot aussi profane pour une chose aussi sainte, qui montrait que de jeunes filles pures avaient présidé à sa toilette pieuse. Les novices seules avaient pu broder, aux longues veillées d'hiver, la nappe de l'autel, sur laquelle toute l'histoire de la reine des anges était tracée dans un travail digne des sées. Elles avaient aussi su tresser des guirlandes en étoffes de couleur autour des médaillons des saintes qui ornaient les piliers de l'église, donner aux rideaux la légèreté d'un voile, peindre enfin comme un parfum d'innocence sur tous les ornements religieux, ainsi qu'elles l'eussent fait d'une jeune fille destinée à prendre le voile.

Ninetta se trouvait heureuse du choix qu'avait fait pour elle la supérieure, et c'était avec amour qu'elle changeait les fleurs et soignait tous les détails de la blanche chapelle. Pendant de longues heures elle restait absorbée au pied de l'autel. Après tant d'orages, tant de travers, pauvre barque naufragée, n'avait-elle pas trouvé enfin un port de salut ? Aussi était-ce sans aucun regret, sans aucune crainte qu'elle voyait approcher le moment où elle devait prononcer des vœux qui la lieraient pour sa vie entière.

Un jour que, comme de coutume, la jeune novice était occupée, à préparer les ornements de l'autel, on vint la demander de la part de madame la supérieure. Elle se rendit aussitôt dans le parloir de la communauté, et après avoir demandé la bénédiction de la sainte mère, elle leva les yeux et vit auprès d'elle une personne qui lui était complètement inconnue.

— Mon enfant, lui dit la supérieure, monsieur est chargé de vous interroger, de la part de la famille Spinelli, sur votre étrange introduction auprès de la marquise. Parlez, ma fille, je réponds de vos paroles car je suis sûre que la vérité seule sortira de votre bouche.

A ces mots, Ninetta regarda l'étranger de ce regard calme et limpide qui montre toute la franchise et la pureté de l'âme.

— Vous me demandez une bien triste histoire, monsieur, et un bien cruel souvenir, dit-elle d'une voix légèrement émue ; mais vous venez m'interroger au nom de la famille de ma chère bienfaitrice, et malgré ses torts à mon égard, je dois lui obéir.

Alors elle conta sa naissance, la mort de ses parents, le rencontre de Carina à l'église, la cruelle maladie de la marquise, l'erreur par laquelle elle parvint à la guérir, la tendresse et le bonheur de cette mère abusée, sa mort, enfin, si calme, si belle, si sainte.

A mesure que la jeune fille avançait dans son récit, sa noble figure s'éclaircissait encore d'un éclat divin. Ses yeux brillaient de dévouement et de clarté ; sa voix était devenue ferme et vibrante. La supérieure l'écoutait avec tant d'intérêt que, sans s'en apercevoir, ses larmes inondaient ses joues. L'étranger était dans une émotion difficile à décrire, sa figure tantôt pâle, tantôt d'un rouge brillant ; ses yeux tour à tour lançaient des flammes, puis laissaient échapper des larmes. Il se levait, marchait promptement auprès de la jeune fille, craignant de perdre une de ses paroles.

Tout-à-coup, lorsqu'elle eut dit le dernier adieu de la marquise, il ne fut plus maître de son trouble, et se précipitant à genoux devant Ninetta :

"Vous êtes un ange, s'écria-t-il, et Dieu vous bénira ! Je suis le marquis Luigi Spinelli. Francesca, tendez la main à votre frère."

Puis il éclata en sanglots déchirants. Ninetta et la supérieure s'empresèrent autour de lui.

"Je vous dois une réparation, dit-il, pour les torts que l'on a eus envers vous ; je vous la dois pour ma mère, je vous la dois pour moi-même. Ninetta, ne quittez pas le nom de Spinelli que vous avez si noblement porté. Soyez ma compagne si vous voulez me donner le bonheur."

Ninetta voulut s'y refuser, craignant que

ce ne fût un moment d'entraînement de cœur qui avait conduit Luigi à lui faire cette offre généreuse ; mais il y mit tant d'insistance, que l'excellente supérieure se joignit à lui. Alors la jeune fille lui tendit la main, et tous deux s'inclinèrent sous la bénédiction de la sainte mère.

Le mariage se fit quelques jours après, sans aucune pompe, sans aucun faste, et la nouvelle marquise de Spinelli fut toujours digne par ses vertus du haut rang auquel la Providence l'avait appelée.

Mme DE BASSANVILLE.

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.



"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

QUÉBEC, 13 JUILLET, 1849.

Nous avons reçu, à midi, un rapport télégraphique annonçant l'arrivée du *Niagara*, parti le 30 de Liverpool. Aucun détail n'a été donné. La fleur se vend 23s.

A nos Abonnés.

Le propriétaire de *l'Ami de la Religion et de la Patrie*, ayant laissé la ville en conséquence de la maladie régnante, la publication du Journal sera suspendue jusqu'à nouvel avis. Les personnes endettées envers l'établissement, sont priées de faire parvenir sans délai, le montant des arrarages qu'elles doivent, par lettres affranchies, à l'adresse de M. S. DRAPEAU, Québec.

Les personnes de Québec, qui doivent à l'établissement, sont priées de régler leur compte au plutôt, avec MM. J. & O. Crémazie, autorisé à donner quittance.

Nos agents sont priés de vouloir bien redoubler d'efforts pendant cette interruption en nous faisant parvenir les argents dûs, afin de nous aider plus tard, dans la publication de notre feuille.

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi d'annoncer par la voie de votre Journal au père du diocèse de Québec que M. F. R. Romuald Mercier, Chanoine, Archidiacre, de l'Evêché de Montréal, décédé le 11 du courant, appartenait à l'association d'une messe pour ses prétes défunts.

J'ai l'honneur d'être, &c.,
ED. LANGEVIN, Ptre.
Secr. de l'Asso. P.

COLLEGE DE STE. ANNE.

LES Examens publics du Collège de Ste. Anne auront lieu le 31 du mois de Juillet et le 1er du mois d'Août. Le service annuel du Rév. Mr. Painchaud, Fondateur de l'Institution, sera chanté le 31 juillet à 8 heures ; immédiatement après commenceront les Examens, qui seront continués l'après-midi du même jour et toute la journée du lendemain 1er août, et terminés par la distribution solennelle des Prix. Les pères et mères des Elèves et les amis de l'Education seront seuls admis à l'ordinaire, et sont respectueusement priés d'y assister.

La rentrée des élèves se fera le 18 septembre au soir.
Ste. Anne la Pocatière.
12 juillet 1849.

Paniers Français en Osier.

CORDES DE VIOLON, etc.
LES SOUSSIGNÉS viennent de recevoir par le navire *Océan*, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande variété de Paniers, Corbeilles, Gibecières, Paniers pour la pêche, &c., &c.

J. & O. Crémazie.
Québec, 4 juin, 1849.

Articles de Fantaisie.

LES SOUSSIGNÉS ont reçu par le *Douglas* de Londres, un assortiment considérable d'Articles de Goût se composant de Porte-monnaie en Nacre de Perle incrusté en argent ; Ditto en Papier mâché, Souvenirs en Nacre de perle ciselé sur fond de velours, Bourses mécaniques, objets en Albâtre, Eventails riches, Bracelets, Agrafes, Livres de Prières richement reliés en velours, &c., &c.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin 1849.

PAPIER à DESSIN.

LES SOUSSIGNÉS ont reçu de Paris et offrent en vente un assortiment des meilleurs PAPIERS à DESSIN Français tels que :

- Grand Monde Mécanique,
- Grand Aigle, Pelure blanche,
- Do do Dioptrique,
- Colombier,
- Jésus,
- Grand Raisin Dioptrique,
- Grand Aigle velin,
- Do do vergé,
- Grand Raisin velin,
- Cartons Bristol de toutes grandeurs et qualités.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin, 1849.

VINS FRANÇAIS.

LES SOUSSIGNÉS viennent de recevoir par le navire *Océan*, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande quantité de VINS FRANÇAIS en caisses et en fûtailles, consistant en :

- ST. JULIEN, ST. ESTAFÉ, MONFERRAND, BOURG, } Vins rouges.
- SAUTERNES, GRAVES, CERONS, } Vins blancs.
- LIQUEURS de la Martinique, Do. de Bordeaux, VINS de la Champagne, SILLERY gd. Mousseux, VERZENAY, do VILLEDOMANGE, MAREUIL.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin, 1849.

JOS GAUVIN,

No. 1. Rue La Fabrique, Haute-Ville, QUÉBEC.

LE SOUSSIGNÉ prend la liberté d'annoncer à ses amis et au public en général, qu'il vient d'ouvrir un magasin de

Quincallerie et Ferronnerie.

dans la maison ci-devant occupée par M. Labrie. Son fonds de magasin est au complet, et il ose assurer qu'on trouvera chez lui tous les effets dont on aura besoin, à des prix très modérés. L'expérience qu'il a acquise dans cette branche de commerce, et la ponctualité avec laquelle les pratiques seront servies, devront lui mériter une part du patronage public.

Rue La Fabrique, Vis-à-vis le magasin de M. BOUSSAU, JOS. GAUVIN.
Québec, 25 mai 1849.

Nouvel Etablissement.

LE SOUSSIGNÉ à l'honneur d'informer le public qu'il a ouvert un établissement comme

IMPRIMEUR
LIBRAIRE ET PAPETIER,
RUE BUADE, 9 RUE BUADE,
Haute-Ville, Haute-Ville,
QUÉBEC.

Il vient de recevoir par le *CANADA* de Glasgow, un assortiment considérable consistant en PAPIER de toutes qualités et descriptions, Plumes d'acier, de Gillott et Perry, en cartes et en boîtes. Plumes de Cigne et d'Oie, Enveloppes, Cire à cacheter, Encre, Encriers, Pupitre portatif, Porte-feuilles Papier à musique, Carton, Dessin de Londres, Cartes, Plumes d'Or, etc., et autres articles de goût et d'utilité trop nombreux à détailler dont un catalogue sera publié dans le cours de la semaine.

Une grande variété de LIVRES d'ECOLE, Dictionnaires, Atlas, Cahiers. Le soussigné espère par sa longue expérience dans cette branche de commerce, acquise dans un des plus anciens établissements, et par une stricte attention aux affaires mériter une part du patronage public.

J. T. Brousseau.

Québec, 28 mai, 1849.